Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 63

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisibile aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256868

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 17 mars 1907 | N° 63 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La Roche des Duses ou des Hairodes

L'article sur le Teufelskuchi nous amène à parler de la Roche des Duses ou des Hairodes. Près de Montsevelier, du côté de Corban, s'ouvre une cluse imparfaite, creusée dans le flanc de la montagne, et dans laquelle un torrent se fraie avec peine un étroit passage, resserré par des rochers caverneux. Un petit sentier fort raide et très ancien côtoie le bord oriental de cette coupure, mais on n'y passe pas sans crainte pendant la nuit, parceque la tradition fait habiter les cavernes de ce lieu par de petits êtres fantastiques, noirs et velus, parfois malfaisants, appelés *les Duses* ou *les Hairodes*. M. Vautrey rapporte cette légende en ces termes : « Les hôtes de ces lieux étaient, dit-on, de mœurs simples et douces ; ils ne quittaient pas ces parages où ils semblaient se cacher et vivre dans l'éloignement de tout voisinage. Lorsqu'au printemps ou en automne, les habitants de Montsevelier s'en allaient travailler leurs terres dans le Vallon des *Duses*, les *Hairodes* se montraient avec un air bienveillant et pacifique ; ils tenaient à la main des gâteaux de leur façon qu'ils offraient à tout venant Si on les acceptait, ils paraissaient heureux ; si on les refusaient, ils entraient en colère et maltraitaient ceux qui repoussaient leurs offres. Le peuple disait qu'ils avaient leur four à gâteaux dans la grotte sur Corban qu'on appelait le four *des Hairodes*. Chaque année, disait on, *les Hairodes*, à un jour fixé, s'exerçaient à la course. Un but déterminé, tous partaient à un signal donné et le dernier arrivé, reconnu le plus faible, était porté sur un bûcher allumé et mis à mort. On trouve, dans l'histoire des Barbares, des détails de mœurs qui rappellent *les Hairodes* de Montsevelier. *Les Hérules* en particulier avaient pour les infirmes et les vieillards de la nation des traitements barbares, qui mettaient fin à leur misérable existence. Lorsqu'ils étaient reconnus inhabiles à la course, on les portait sur un bûcher préparé où on les poignardait, puis on y mettait le feu et ils périssaient ainsi en présence de tout le peuple ».

Ces Duses ou Hairodes n'étaient peut-être que des Zigames ou Bohémiens, que nos gens de la campagne appellent de nos jours des Romanichels ou Wendrecksels. Ces pauvres gens probablement étaient des forgerons nomades, habitant les cavernes des Duses en été et qui ne quittaient le pays qu'avec les poches pleines d'or. Ils revenaient toujours dans les mêmes lieux et leur costume, leur couleur jaune noire, leur corps velu, les firent prendre pour des êtres surnaturels que le peuple appela les *Dussats*, les *Musats* ou *Hairodes*.

Au même territoire de Montsevelier, du côté d'Erschwil, à peu de distance de la borne frontière il y a une grotte qu'on disait remplie des trésors immenses que les Hairodes y cachaient. En 1838, un Bâlois, attiré par l'appat des richesses qu'on croyait enfouies sous terre, fit défoncer le sol sur le pâturage de la Combe. Il n'y trouva qu'une perte sèche de beaucoup d'écus. On peut descendre dans cette grotte avec l'aide de cordes. Au fond se dressent d'énormes blocs de rochers creusés par les eaux souterraines. Au siècle dernier, un homme de Montsevelier pénétra dans ces abîmes pour y chercher les trésors des Duses. Il y trouva réunis d'immenses trésors, dit la tradition, mais il fut en même temps à moitié écrasé par la chute d'un rocher. Il poussa des cris désespérés qui furent entendus. Un homme eut le courage de descendre dans la caverne. On assure que, recueillant de sa bouche mourante les aveux du pénitent, il les transmit au curé qui se tenait à l'entrée du trou et qui par ce moyen put absoudre son infortuné paroissien.

Ce qui est certain c'est qu'en 1842 deux jeunes gens de Montsevelier, à l'insu de leurs parents, descendirent dans la caverne à l'aide de cordes et de chandelles. A une grande profondeur, ils reconnurent avec épouvante les ossements d'un mort à moitié enfouis sous une terre jaunâtre. Ils poursuivirent leur chemin, mais tout à coup un fort courant d'air éteignit leurs chandelles et l'humidité de la grotte ayant rendu inutiles leurs allumettes, la peur les saisit. Tremblant, marchant à tâtons, craignant de s'égarer ou de tomber dans un précipice, ils firent le vœu, s'ils revoyaient le jour, de rapporter avec eux et d'ensevelir en terre sainte les restes du malheureux qui les avait précédés.

Le lendemain, quand les gens de Montsevelier arrivaient à l'église pour la messe, ils aperçurent sur le cimetière des ossements mêlés à une terre rougeâtre qui semblait y être déposée depuis peu. Le préfet de Delémont fit faire une enquête. Les deux jeunes gens avouèrent leur aventure et on enterra religieusement les restes qu'ils avaient recueillis et rapportés des profondeurs où ils avaient failli être ensevelis vivants.

A. D.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 4

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Mais Paris ne parle jamais longtemps de la même chose. Les idées y sont comme les maisons. Elles disparaissent vite pour faire place à d'autres. On eut justement alors beaucoup de distractions : le Panama vint, et M. de Lesseps, qui ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité, passa de la position de Grand Français à celle de gibier de potence. On s'intéressa au diabète de M. Herz ; on fit à M. Carnot un superbe enterrement ; on éreinta son successeur ; on renversa des ministères ; on paria pour ou contre le Métropolitain ; on alla regarder un musulman de Pontarlier se laver les pieds dans la Seine après chaque séance de la Chambre ; on reçut le Tzar. Enfin, on eut beaucoup à faire.

De telle sorte qu'on oublia complètement le compositeur perdu.

Mais si on l'oubliait, lui, on n'oubliait pas sa musique. Et l'Opéra et l'Opéra-Comique continuaient à le jouer, et leurs caissiers, suivant la formule classique, à s'en frotter les mains.

Est-il besoin de dire que j'y allais souvent ? C'était pour moi une sorte de plaisir triste d'entendre encore ces inspirations magnifiques ou poignantes. Je me rappelais les soirs où, dans son petit salon, seul avec moi, alors que la gloire n'était pas encore venue, il me donnait la primeur de son génie. Je me rappelais qu'un jour, où il m'avait joué au piano le grand adagio des violoncelles de *Pompeïa*, je lui sautai au cou et que nous pleurâmes tous les deux, longtemps, tant c'était beau.

Hélas ! où étaient-ils, ces jours passés ? Où était il lui-même, l'ami de ma jeunesse ?

Parfois, en fermant les yeux, c'était sa voix que je croyais entendre sur la scène ; ou bien l'orchestre se transformait en un gigantesque clavier où ses doigts me semblaient errer.

Un soir surtout — c'était à l'Opéra-Comique, où l'on donnait son *Dante*, — cette sensation me fut aiguë au point d'en être douloureuse. Je dus m'en aller quelques instants avant la fin ; j'etouffais ; j'allais crier d'angoisse.

Je me heurtai presque contre un monsieur qui, sans bruit, sur la pointe du pied, sortait d'une baignoire.

Le treizième pâté

(*Suite et fin.*)

Sa mère, qui n'était pas du pays, était morte peu après son arrivée chez nous, et la petite, dont personne n'avait voulu se charger, était restée seule, abandonnée, couchant dans les granges, vivant comme elle pouvait de ce qu'on lui donnait par charité ou de ce qu'elle grapillait, car les paysans, qui la rencontraient souvent autour des groseilliers ou des pommiers chargés de fruits l'accusaient de maraude.

Pourtant, elle était bonne et serviable à l'occasion ; aussi, je regrettai de l'avoir fâchée.

— Où vas-tu comme ça ? lui dis-je.

— A la ville. M. le curé vient de me donner deux sous.

— Tu vas acheter des bonbons ?

— Des bonbons ? Non, du pain.

— Du pain !

Je fis la grimace.

— Oui, j'ai si grand'faim !

— Tu n'as pas mangé, ce matin ?

— Ni hier, dit-elle en riant.

— Pas mangé !

Je la regardai, le cœur serré à cette pensée.

— Dame, tu sais, quand on ne donne rien ! Hier, la journée a été mauvaise, et, le soir, quand je me suis glissée dans une meule, l'estomac vide, cela m'a semblé drôle de penser à tout le pain que l'on ferait avec ces gerbes de blé au milieu desquelles j'étais couchée, moi qui n'en avais pas trouvé un morceau à me mettre sous la dent...

— Pas mangé !

J'étais bouleversé...

— Tiens, lui dis je en lui présentant *mon pâté*, prends, mange.

— Mais ça n'est pas à toi.

— Ça ne fait rien.

Elle le repoussa doucement.

— Non, dit-elle, je te remercie tout de même, François, mais ce serait voler : je ne peux pas.

— Voler !

J'étais devenu très rouge...

— Vois-tu, continua-t-elle, quand maman est morte, elle m'a fait promettre de rester bien honnête, de ne jamais toucher à ce qui ne m'appartenait pas. Souvent, depuis, quand j'ai grand'faim, comme aujourd'hui, si je passe près d'un cerisier tout chargé de cerises vermeilles et sucrées, ou d'un groseillier aux grappes bien mûres, j'ai une terrible envie d'y goûter, mais je me rappelle les paroles de maman et je me contente de les regarder. Cela ne fait pas mal, n'est ce pas ?

Je restai muet...

— Un jour, j'avais faim encore plus qu'à cette heure, j'arrachai une carotte dans un champ, mais comme j'allais y mordre, il me sembla voir maman, toute pâle, et je replantai ma carotte... Par exemple, je ne sais pas si elle a repris !

Elle riait, montrant ses dents blanches, et ce cœur gai, constrastant avec ses yeux caves, ses joues tirées, faisaient peine à voir.

— Je me sauve, reprit-elle, serrant son gros sou dans sa petite main maigre ; tu n'as pas besoin de me souhaiter bon appétit...

Elle s'éloigna en courant. Je restai là, humilié, confus, repentant... Je pleurais... je pleurais... en songeant à mon brave homme de père, si honnête et si estimé. Qu'aurait-il dit en voyant son fils voleur ? Car elle avait raison, la petite Yvonnette, j'étais un voleur ! Je n'avais pas su résister à ma gourmandise, tandis qu'elle résistait à la faim. Quelle honte ! Ja pleurais, je pleurais.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? Est-ce que tu dors ? dit une voix rieuse.

Yvonnette était devant moi, mordant dans sa miche, et me regardant, étonnée de me retrouver là.

— Tu fais joliment tes commissions !

Elle s'arrêta, saisie, en voyant ma figure baignée de larmes...

— Qu'est-ce que tu as, François ?

— J'ai que je suis un voleur, Yvonnette.

— Toi ?

— Oui, moi !

Et, sanglotant, je lui racontai l'histoire de mes pâtés. Elle m'écoutait, son joli visage sérieux.

— Sais-tu ce qu'il faut faire, François ?

— Non, Yvonnette, mais toi qui es si sage, si raisonnable, tu devrais me le dire ?

— Il faut conter la chose à M. Monnier.

— Tu crois ? dis-je en frissonnant.

— Oui.

— Et s'il me chasse ?

Il ne te chassera pas, il est bon. Et puis, enfin !...

Je n'oserai jamais.

— Si, j'irais avec toi jusqu'à la porte de la ferme. Tu viendras me dire comment ça se sera passé.

Obéissant docilement, je rentrai au logis, les yeux rougis, gonflés.

— Bon ! tu n'es pas en avance, dit M. Monnier, qui était justement dans la salle ; mets tes pâtés sur le plat.

J'obéis en tremblant.

— Eh ! mais, il y en a un de plus qu'à l'ordinaire, petit ; comment cela se fait il ?

Je tombai à genoux et je confessai ma faute en pleurant. Le digne homme m'écouta patiemment.

— C'est mal, dit-il enfin, mais puisque tu as compris tout seul...

— Non, Monsieur Monnier, c'est Yvonnette.

— Yvonnette ?

— Oui, la petite ; celle qu'on appelle voleuse, qu'on méprise, et qui vaut mieux que moi...

M'interrogeant avec bonté, mon maître finit par démêler l'écheveau assez embrouillé de mon récit.

— Pauvre petite ! pauvre petite ! répétait sa grosse voix rude tout adoucie.

Puis, posant sa main sur ma tête :

— La franchise de ton aveu me prouve ton repentir, François ; tu ne seras pas chassé et Yvonnette aura aussi une place à la ferme : va la quérir.

Ah ! dame, je ne fus pas long !

Et quand nous fûmes tous deux devant le cher homme :

— Remercie Yvonnette, François, me dit-il, car si tu ne comprends pas encore le service qu'elle t'a rendu, tu le comprendras plus tard. Quand on met le pied dans le mauvais chemin, il est difficile d'en sortir, et tel est devenu un voleur de profession qui a commencé par dérober des pommes.

— Oh ! pardon ! fis-je en reculant vivement.

Le monsieur s'inclina et, d'un geste poli, fit signe que je ne l'avais nullement offensé. Il portait toute sa barbe, une belle barbe noire, mêlée de quelques fils d'argent, et son chapeau était rabattu sur ses yeux.

Quelle idée subite me traversa le cerveau ? Je le regardai fixement.

— Daniel ! m'écriai-je.

— Chut, fit il en se rapprochant vivement de moi. Vous vous trompez, monsieur. Mais si vous désirez me parler, venez demain, à l'hôtel Windsor, à midi. Voici ma carte.

Et il se retourna pour offrir le bras à une dame qui sortait, toute emmitouflée, de la baignoire. Ils partirent sans me regarder, me laissant muet d'émotion, abasourdi.

La dame m'avait paru jeune ; elle était grande, d'une taille svelte, élégante et souple ; une épaisse mantille de dentelle noire cachait ses traits, mais laissait deviner une magnifique chevelure blonde. Une autre dame, à cheveux blancs, la mère probablement, les accompagnait.

La pièce était finie. On sortait. Dans la bousculade des gens ahuris qui réclamaient leur vestiaire, je lus ceci sur la carte :

GEORGES PONTBRUN

Avallon. *Villa des Eglantines.*

— Ah ! mon gaillard ! — me dis-je en riant, — voilà donc le secret, voilà donc le mystère ! Ah ! tu cachais ton bonheur à tous les yeux ! Ah ! égoïste que tu es, tu veux jouir tout seul de ta conquête, tu veux toi seul contempler sa beauté ! Tu n'es pas dégoûté !

Mais ma gaîté n'était pas de bon aloi. A la joie d'avoir retrouvé mon ami, se mêlait comme un malaise vague. Quoi ! ce génie si fier, cette âme si haute, où Dieu avait versé comme une parcelle de sa voix toute-puissante, une femme avait pu les asservir, les étouffer, les tuer ! Qu'elle devait être belle, celle-là qui avait réussi à mater cette volonté créatrice, à briser ce merveilleux instrument ! Oh ! cette femme qui m'avait pris mon ami, qui avait ravi cette vie à l'Art, comme je sentais que j'allais la détester, que je la détestais déjà ! Oh ! la malheureuse, la criminelle créature !

Femmes, que de mal vous avez fait, depuis Ève !

Je ne dormis pas, de toute la nuit. Mon cœur était trop plein, trop de sentiments divers se heurtaient dans ma tête. Au matin seulement je m'assoupis et je vis en rêve Daniel enlacé par une sirène, si belle, si belle ! qui souriait, l'entraînait doucement, lentement, sûrement, vers des abîmes de tendresse, de paresse et d'oubli infini. Et lui ne luttait pas, il se laissait faire, les yeux éperdûment fixés sur les yeux pervers de l'Enchanteresse.

Il disparut subitement, et je m'éveillai en sursaut.

Je m'habillai et je me dirigeai vers l'hôtel Windsor, non sans quelque inquiétude mal définie. D'abord, étais-je si sûr d'avoir reconnu Daniel, mon Daniel ? Le monsieur d'hier avait toute sa barbe, tandis que Daniel ne portait qu'une fine moustache noire. Daniel était aussi de moindre corpulence. Si ce n'était pas lui, quel sot personnage j'allais faire !

Et même si c'est lui, que vais-je trouver à dire à cette belle personne à qui il va me présenter, sa femme ou... qu'importe ? Car plus j'allais, plus je lui en voulais, à cette misérable, d'avoir coupé dans sa sève la vie artistique du maître.

— Monsieur Pontbrun ?

— On va vous conduire, monsieur.

Et, précédé d'un valet de chambre, je montai le vaste escalier aux tapis moelleux.

On m'introduisit dans un cabinet étroit où une table était servie. Il y avait trois couverts.

(*A suivre.*)